

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS: ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, chez le gérant, rue Nain, 1.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 h 15, 7 h 02, 8 h 17, 9 h 47, 11 h 47, m., 12 h 24, 1 h 42, 3 h 39, 5 h 08, 6 h 15, 7 h 33, 8 h 32, 9 h 13, 11 h 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 h 41, 7 h 15, 8 h 43, 10 h 17, 11 h 23, m., 1 h 19, 2 h 39, 4 h 58, 5 h 38, 8 h 13, 10 h 22, 11 h 55.

BOURSE DE PARIS

Table with 2 columns: Instrument (e.g., 3 0/0, 4 1/2, Emprunts) and Price (e.g., 59 75, 85 75, 94 60).

ROUBAIX, 15 MAI 1874

BULLETIN DU JOUR

La séance que doit tenir aujourd'hui l'Assemblée nationale peut être décisive. Au dire du Rappel, voici comment on procéderait pour la fixation de l'ordre du jour.

ASSEMBLÉE NATIONALE

PRÉSIDENCE DE M. LE GÉNÉRAL CHABAUD-LATOUR. Séance du mercredi 13 mai 1874. La séance est ouverte à deux heures un quart.

observations suivantes sur l'Université catholique que Mgr Capel a reçu mission du Pape d'organiser à Kensington. Il n'y a pas plus d'Université catholique en Angleterre qu'en France.

UNE UNIVERSITÉ CATHOLIQUE EN ANGLETERRE.

Le correspondant du Scotsman nous apprend que Pie IX vient d'autoriser en Angleterre l'établissement d'une Université catholique pour la jeunesse anglaise.

l'enseignement scientifique, la méthode pratiquée à Cambridge.

Il réalise en outre un progrès qui a vivement préoccupé tous ceux qu'intéressent les études universitaires.

Le gouvernement anglais accorderait-il le privilège que les Universités d'Oxford et de Cambridge avaient dans l'origine reçu de Rome: celui de décerner des grades et des diplômes?

Nous connaissons bientôt les noms de tous les professeurs auxquels Mgr Capel confiera l'enseignement philosophique et scientifique.

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

PERFECTIONNEMENTS ET PROCÉDÉS NOUVEAUX. Tapis tissés et imprimés. L'invention de M. L.-J. Brassat consiste dans un nouveau genre de fabrication de tapis tissés et imprimés.

Table listing industrial products and prices: Déchets blancs de peignage ou de filature, Bourres blanches de foulon, etc.

PERFECTIONNEMENTS DANS LES APPRÊTS DES ÉTOFFES, par M. G. Domeule. L'auteur a imaginé de substituer aux moyens actuels de mouiller le tissu, moyens qui l'imprè-

gnent outre mesure, un nouveau procédé qui consiste à humecter légèrement les fibres, quoiqu'on les imprégnant intimement, sans charger pour cela l'étoffe d'eau parfaitement inutile à l'opération du lainage.

De cette façon, on conçoit que l'on est tout à fait maître d'injecter sur les tissus la quantité d'eau strictement nécessaire au travail.

PERFECTIONNEMENTS DANS LA FABRICATION DES ÉTOFFES DE LAINE ET AUTRES TISSUS. Les perfectionnements de M. E. Hincliffe s'appliquent aux tissus de laine, feutre, et d'autres matières, ainsi qu'il suit:

Cette invention, dit l'auteur, a pour but de produire un mélange de couleurs qui ne peut être obtenu par les procédés ordinaires, sans que le mélange ait été préparé avant le filage.

Je préfère teindre les matières à employer avant qu'elles soient foulées.

Pour ceci je me sers de bourre ou laine triturée ou équivalents, et les broie finement, variant leurs couleurs suivant le mélange de couleurs qu'on désire obtenir.

Ces matières, après avoir été broyées, sont jetées sur le tissu, que l'on fait passer ensuite au lamineur ou machine à fouler, et par ce moyen cette poudre pénètre à l'intérieur du tissu, et produit le mélange de couleurs voulu.

Le lamineur ou machine à fouler employé pour cet effet est de construction ordinaire.

Roubaix-Tourcoing ET LE NORD DE LA FRANCE

Les hollandais résidant à Roubaix se proposent de fêter dimanche prochain, 17 mai, le 25^{me} anniversaire de l'avènement de S. M. Guillaume III, roi des Pays-Bas.

Un service d'action de grâces aura lieu à dix heures, au temple hollandais de la rue du Temple.

La République française a reçu du ministre de l'intérieur le Communiqué suivant:

La République française, du 9 mai, assure qu'on lui écrit d'Arieux (Nord) dans les termes suivants:

Il y a quinze jours, le maire que nous avions choisi et qui jouissait dans le pays d'une considération méritée, était remplacé par un notaire de notre commune, ancien maire sous l'empire. Ce magistrat de l'ordre moral vient de s'enfuir avec un déficit de 700,000 francs.

Il est impossible d'accumuler plus d'erreurs en quelques lignes. Le maire auquel la République française fait allusion et qui vient, en effet, de s'enfuir en laissant un déficit considérable et non encore évalué, était un ancien notaire et non pas un notaire en exercice.

Est-ce un fou? Hier, un ouvrier fleur, François Bogaert, demeurant rue de la Redoute, cour Delobel, se trouvant ivre chez lui, mit le feu à sa paille, pour, disait-il, voir brûler les maisons de la courée.

Des sergents de ville, prévenus aussitôt, emmenèrent cet individu qui d'abord les suivit paisiblement; mais se ravissant tout-à-coup, il déclara formellement qu'il ne marcherait plus, si on ne lui payait un verre de genièvre, et sur le refus de trop peu complaisants agents, il se coucha et ne voulut plus avancer.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

Etat-Civil de Roubaix. — PUBLICATIONS DE MARIAGES DU 11 MAI 1874. — Henri Bauduin, 31 ans, paveur, et Philomène Warille, 27 ans, repasseuse.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

ge universel, car il était entré en fonctions vers la fin de l'année 1870. Le gouvernement actuel, sans s'occuper de ses opinions politiques et ignorant naturellement l'état de ses affaires, qu'il était parvenu à dissimuler à tout le monde dans sa commune, s'était borné à le maintenir dans l'exercice de ses fonctions.

La Commission départementale, instituée en exécution des articles 69 et suivants de la loi du 10 août 1871, se réunira à la préfecture le mardi 19 mai courant, à une heure et demie de l'après-midi.

M. Davaux, secrétaire de la sous-Préfecture de Cambrai, vient d'être nommé chef de division à la Préfecture de la Vendée. Il aurait, dit-on, pour successeur, M. Jacquemart, employé depuis fort longtemps déjà dans les bureaux de la sous-Préfecture de Cambrai.

Voici le programme du concert offert par la Société les Dix au cercle catholique d'ouvriers, le dimanche 17 mai, à 6 heures 1/2.

- 1. Ouverture, A. Herold, arrangée pour fanfare par XXX. 2. Fantaisie sur la Favorite. DONIZETTI. 3. Air varié pour piston, sur Vais-tu la neige qui brille, exécuté par Paul Desmadril. ARBAN. 4. Fantaisie pour trombone, exécutée par Albert Denis. V.-F. VERREMIS. 5. Valse pyrrhique, chœur arrangé pour fanfare par XXX.

- DEUXIÈME PARTIE. 1. Fantaisie sur Guillaume Tell. ROSSINI. 2. Variations pour alto, sur un thème de l'opéra de J. Capuletti et Montecchi, exécutées par Auguste Bossut. G. BANEUX. 3. Galop. CLODOMIR.

Est-ce un fou? Hier, un ouvrier fleur, François Bogaert, demeurant rue de la Redoute, cour Delobel, se trouvant ivre chez lui, mit le feu à sa paille, pour, disait-il, voir brûler les maisons de la courée.

Des sergents de ville, prévenus aussitôt, emmenèrent cet individu qui d'abord les suivit paisiblement; mais se ravissant tout-à-coup, il déclara formellement qu'il ne marcherait plus, si on ne lui payait un verre de genièvre, et sur le refus de trop peu complaisants agents, il se coucha et ne voulut plus avancer.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

On croit que l'abus des boissons alcooliques lui a fait perdre la raison.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 16 MAI 1874.

LE SERMENT DE MADELEINE PAR CHARLES DESLYS.

Les yeux démesurément agrandis de Madeleine y plongeait, évoquant au fond de ces ténèbres le souvenir de tous les efforts où, depuis deux ans, s'acharnait sa volonté. ... C'est l'assassin qui a écrit cette adresse! ... C'est l'assassin l'assassin!

guttural, elle répétait avec l'obstination de la fièvre: — C'est l'assassin qui a écrit cette adresse! ... C'est l'assassin l'assassin!

Au dehors, la tempête redoublait de rage. Une pluie sifflante fouettait les vitres; de soudaines rafales secouaient la mansarde, puis elles s'éloignaient, se perdaient dans la campagne avec toutes sortes de lamentations et de gémissements.

A l'intérieur, des bruits étranges... des craquements... des grincements... un froid qui se faisait plus glacial encore vers l'approche du matin.

La lampe baissait toujours. A sa lueur mourante, le regard de Madeleine se porta vers l'endroit du parquet taché de sang.

— Oh! murmura-t-elle, si la mort pouvait revenir! si la victime voulait parler!

Une flamme s'échappa de la lampe; elle s'éteignit. Mais, dans la nuit noire, la tache rouge devint plus visible encore. Elle parut se soulever... grandir... prendre un corps, un visage, une voix.

Le visage et la voix d'Anselme. Sommeil ou catalepsie, la veuve de Jean Michaud ne parla plus, elle ne bougea plus.

Déjà le soleil montait à l'horizon lorsque Petit-Pierre se réveilla. Au milieu de la chambre, il aperçut

Madeleine immobile et comme endormie, les coudes sur la table, le front dans les mains.

Il attendit quelques instants, puis, à plusieurs reprises, il l'appela. Même immobilité, pas de réponse.

Effrayé, l'enfant se leva vivement; il courut se jeter au cou de sa mère. — Qu'as-tu ma mère? mais qu'as-tu donc?

Elle s'était enfin redressée. Elle regarda longuement autour d'elle, parut se souvenir, frissonna.

Mais, presque aussitôt, comme repoussant du geste une dernière hallucination: — Rien! dit-elle, ce n'est rien, mon enfant... Un rêve!

XXIII. — LA MAISON DU NOTAIRE. Nous n'avons pas nommé, nous ne nommerons pas le bourgeois où maître Labarthe était notaire.

L'heure est venue cependant d'introduire le lecteur dans cette maison. Maison des plus riantes, mais des plus modestes. Etienne Labarthe, chacun le sait, ne possède qu'un mince patrimoine. Il a fait un mariage d'amour.

C'est par son travail, sa probité, son intelligence qu'ont été conquises l'aisance et la considération dont il jouit. Vous ne rencontrerez personne dans le canton, voire même au-delà, qui n'en rende hautement témoignage.

D'ailleurs, n'est-il pas le gendre du capitaine Lambert? Ce titre, à défaut d'autres, suffirait pour lui constituer un brevet de galant homme.

Ses panonceaux décorent les deux pilastres d'une grille ouvrant sur la cour, sablée de gravier de la Meuse. A droite, l'écurie, la remise; à gauche, un mur tapissé de lierre, et de ce même côté, dans le corps de logis, sur la façade duquel court une glycine qui déjà commence à fleurir, la cuisine et la salle à manger.

En face, dans le corridor, deux autres portes sont pourvues de plaques de cuivre indiquant, celle-ci l'étude, celle-là le cabinet du patron. Les chambres à coucher occupent l'étage supérieur, où se trouve, en outre, un petit salon ayant sa fenêtre sur le jardin. C'est dans cette pièce que se tient ordinairement Mme Labarthe.

Louise a trente ans, vous le savez. La voici dans tout l'épanouissement de sa digne et chaste beauté. Rien qu'à voir ce visage calme, ce regard loyal, ce sourire intelligent et bon, on devine en elle la femme de cœur, la femme heureuse et qui mérite de l'être, l'honnête femme.

Tout en maniant l'aiguille, elle donne à sa fille adoptive une leçon de piano. Jeannette est élevée comme une demoiselle.

Mme Labarthe nous l'a dit un jour, elle regrettrait, elle souffrirait de ne pas être mère et de se sentir au cœur toutes les aspirations de la maternité. Un véritable chagrin. La maison s'en ressentait. Rien de triste, surtout en province, comme une maison sans enfants. Jeannette avait rempli cette lacune. Elle se

montrait si reconnaissante de la sollicitude qu'on lui témoignait. Louise l'aimait à ce point que parfois elle en arrivait à cette douce illusion de croire que la fille de Madeleine était réellement sa fille.

Un étranger n'en eût pas douté, voyant avec quelle tendresse, avec quel bonheur elle conseillait, elle guidait les petites mains sur l'instrument sonore. A chaque reprise, comme encouragement, c'était une caresse, un baiser. Puis elle lui disait: — Tu m'aimes bien, n'est-ce pas? Appelle-moi ta mère!

L'enfant obéissait, et sur son visage expressif, dans son affectueux sourire, dans ses yeux attendris, on lisait sans peine que ce n'était pas un acte de pure complaisance.

Mais ce n'était pas non plus, gardez-vous de le supposer, une ingratitude, une trahison envers le passé. Mme Labarthe ne l'eût pas permis. Jeannette n'oubliait pas Madeleine, ni Petit-Pierre, ni son ami Barnabé, ni même son ami Raynal.

Dans l'intervalle des leçons on avait parlé de tous les absents. C'était une de ces tièdes matinées printanières où les âmes s'épanouissent en même temps que les fleurs. Plus de traces d'orage dans le ciel bleu. Un gai rayon de soleil arrivait par la fenêtre ouverte. On entendait les oiseaux chanter dans le jardin.

— Fermons le piano, dit tout à coup Louise. Je suis contente de toi, mi-

montrait si reconnaissante de la sollicitude qu'on lui témoignait. Louise l'aimait à ce point que parfois elle en arrivait à cette douce illusion de croire que la fille de Madeleine était réellement sa fille.

Un étranger n'en eût pas douté, voyant avec quelle tendresse, avec quel bonheur elle conseillait, elle guidait les petites mains sur l'instrument sonore. A chaque reprise, comme encouragement, c'était une caresse, un baiser. Puis elle lui disait: — Tu m'aimes bien, n'est-ce pas? Appelle-moi ta mère!

L'enfant obéissait, et sur son visage expressif, dans son affectueux sourire, dans ses yeux attendris, on lisait sans peine que ce n'était pas un acte de pure complaisance.

Mais ce n'était pas non plus, gardez-vous de le supposer, une ingratitude, une trahison envers le passé. Mme Labarthe ne l'eût pas permis. Jeannette n'oubliait pas Madeleine, ni Petit-Pierre, ni son ami Barnabé, ni même son ami Raynal.

Dans l'intervalle des leçons on avait parlé de tous les absents. C'était une de ces tièdes matinées printanières où les âmes s'épanouissent en même temps que les fleurs. Plus de traces d'orage dans le ciel bleu. Un gai rayon de soleil arrivait par la fenêtre ouverte. On entendait les oiseaux chanter dans le jardin.

— Fermons le piano, dit tout à coup Louise. Je suis contente de toi, mi-